



Modèles linguistiques

3 | 2010

Jean-Claude Chevalier. Chroniques de linguistique
dans *La Quinzaine Littéraire* (1975-2010)

La critique littéraire en question

Jean-Claude Chevalier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ml/451>

DOI : 10.4000/ml.451

ISSN : 2274-0511

Éditeur

Association Modèles linguistiques

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 197-201

Référence électronique

Jean-Claude Chevalier, « La critique littéraire en question », *Modèles linguistiques* [En ligne], 3 | 2010, mis en ligne le 22 octobre 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ml/451> ; DOI : 10.4000/ml.451

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Modèles Linguistiques

La critique littéraire en question

Jean-Claude Chevalier

N° 997, 1-30 août 2009

Linguistique et littérature

- 1 À la création du Centre universitaire de Vincennes, fin 68, Pierre Kuentz et moi propositions pour un Séminaire le titre «Linguistique et littérature». C'était une originalité dans un système universitaire qui, pendant longtemps, n'avait connu que la Stylistique ; originalité aussi dans le département de Linguistique de Vincennes dominé par les linguistiques formelles ; et par le générativisme, en particulier, qui ignorait le discours. Mais, par rapport au mouvement de mai dont nous sortions, c'était une banalité. Au printemps 68 s'était ouvert à Cluny un grand colloque qui fit du bruit : organisé par la *Nouvelle critique*, organe du Parti communiste français, il était intitulé «Linguistique et littérature». Enthousiaste, mais lieu d'affrontements et de coalitions passionnés. Entre les communistes organisateurs et les adeptes turbulents de *Tel Quel*, entre Julia Kristeva et Mitsou Ronat, disciple inconditionnelle de Chomsky, avec le jeune Henri Meschonnic qui, par provocation, s'était armé des métaphores de Victor Hugo, « pâtre promontoire au chapeau de nuées ». D'autres. Tous jeunes découvreurs, à peine initiés à un formalisme russe de la littérature que venaient de dévoiler les traductions de Tzvetan Todorov.
- 2 Grand éclat donc de 68 ; et pourtant le mouvement remontait bien plus loin. À Saussure, bien sûr, dont la récente publication des *Anagrammes* par Jean Starobinski révélait d'étranges hantises dans la lecture des discours poétiques, déchirement étonnant pour des littéraires français, convertis depuis peu à la linguistique et dont beaucoup découvraient seulement le *Cours de linguistique générale*. Mais, plus proche de nous, au disciple de Meillet, Émile Benveniste, à l'esprit aventurier, critique et exigeant. En 1940, il avait publié dans le n° 1 des *Acta linguistica* de Copenhague une analyse critique d'un des plus célèbres concepts du dogme saussurien : l'analyse du signe comme arbitraire. Aussitôt appuyé par le médecin et psychanalyste Édouard Pichon qui, hélas ! disparaissait très vite. L'enjeu était la place du sujet dans le discours, la réorganisation du couple langue/parole, l'inventaire des traits de la signification, la spécificité des discours. À quoi

allait s'atteler Benveniste dès son retour en France de l'exil suisse, en multipliant articles et cours, plus tard rassemblés dans les *Problèmes de linguistique générale* (Gallimard, 1966). Dans la ligne de la constitution d'un nouveau structuralisme, proposé à grands traits dès 1944 par Claude Lévi-Strauss dans un article prophétique du n° 1 de *Word*, appuyé par et sur Roman Jakobson. Mais aussi comme un exercice privilégié de l'intuition linguistique approchait le temps (au fil des années 60) où le même Benveniste allait interpréter littéralement la poétique baudelairienne, opposant langage significatif et langage iconique — selon une stylistique des corrélations assez commune, même si elle était référée à Reichenbach ou à William Empson — en griffonnant des commentaires dans les marges des poèmes ; textes curieux, presque inconnus jusqu'ici, qu'on devrait bientôt voir édités par une élève de Meschonnic, Chloé Laplantine.

- 3 Au début des années 50, à l'écart, en Égypte, à Alexandrie, deux jeunes professeurs encore presque inconnus, Roland Barthes et Algirdas J. Greimas, tentaient de définir à tâtons, lisant Saussure avec des logiciens et philosophes, la place du sujet dans les discours, en prenant comme objets d'analyse *L'étranger* de Camus aussi bien que l'*Encyclopédie* de Diderot. La nouvelle Sémantique n'était pas encore née ; il faudrait l'intuition commerciale de Jean Dubois pour qu'elle devienne « structurale » et que son principal concept, l'« isotopie », se répande comme la foudre dans l'analyse littéraire. Ajoutez-y tous ces nouveaux venus, Michel Foucault, Jacques Lacan, les colloques enflammés, les émeutes. Et notez que dès lors, comme avait dit Barthes, les structures voulaient défilier dans la rue. La situation était mûre pour tenter de conjointre Linguistique et Littérature, dans l'institution universitaire même qui allait s'étoffant. « La littérature est immensément utile pour la linguistique », déclarait alors, dans une interview de 1968, Benveniste. Barthes trouvait une place au Centre de communications de masse, il se portait responsable de la thèse de 3^e Cycle de la jeune Julia Kristeva, consacrée au *Petit Jehan de Saintré* ; et il osait affronter un maître de la Sorbonne, Raymond Picard, sur son terrain même : les tragédies de Racine. Célèbre débat, injuste pour Picard. Mais la mode emportait tout. Atout décisif : Gérard Genette publiait en 1966 le premier volume de ses *Figures* qui allaient populariser dans le public universitaire les thèses principales du structuralisme littéraire.
- 4 La critique désormais sémiotique se configurait peu à peu, elle tenait congrès à Varsovie en 68 et occupait une part des *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, grâce à Julia Kristeva et Josette Rey-Debove. Premier signe d'un mouvement qui s'amplifiait. Se marquait par la création de nouvelles universités parisiennes, qui encerclaient la Sorbonne. Et en premier lieu le Centre de Vincennes qui assumait sa nouveauté. Jean-Pierre Richard dirigeait le département de Littérature et, dans un coin, le jeune Meschonnic composait les tomes prophétiques des *Pour la Poétique*, publiés chez Gallimard par les « Cahiers du Chemin ». Les réformateurs pouvaient compter sur certains maîtres comme Robert-Léon Wagner qui avait ses entrées aux *Temps modernes*, ou sur les jeunes Turcs des revues d'avant-garde, comme *Tel Quel* ou le *Change* de Jean-Pierre Faye.
- 5 Le couronnement de l'alliance de la Littérature et de la Linguistique, c'est la publication par Julia Kristeva, Jean-Claude Milner et Nicolas Ruwet, en 1975, de *Langue, discours, société*, dédié à Émile Benveniste ; au titre doublement significatif de trois mots-clés constituant un champ à créer par le lecteur ; et par la référence majeure à Benveniste. Tous les ténors y figuraient. Plus spécifiquement classé comme linguiste du style, Nicolas Ruwet proposait un long article « Parallélisme et déviations en poésie » qui montrait les limites de l'entreprise ; tirant imprudemment vers les écarts et les différences, il présentait une

image décevante des possibilités de l'analyse linguistique en poésie ; qui appelait d'autres hypothèses.

- 6 L'évolution de la linguistique, américaine surtout, allait ouvrir de nouveaux horizons, pour de nouvelles analyses. On citera des interprétations sémantiques de divers ordres comme celles de Ronald Langacker. Deux autres, plus particulièrement, à cause de l'écho qu'elle ont eu en France. Un générativiste déjà connu, Georges Lakoff, proposait avec Mark Johnson une analyse des métaphores qui resituait le rôle des figures dans la signification, entreprise vouée à une longue postérité. En France même, un jeune polytechnicien, disciple de Barthes, Gilles Fauconnier, avançait une interprétation signifiante des discours dites des « espaces mentaux », définissant une sémantique interprétative de la parole ; par là se constituait, avec Langacker et Lakoff, principalement, un champ commun d'interprétation qui permettait d'affronter fructueusement les variables littéraires. Le temps passait et cette machine ambitieuse, nourrie de propositions neuves devenait plus abordable et plus extensible. Une publication colloquiale de deux maîtres de la Sorbonne (Paris-IV), Pierre Cahné et Georges Molinié, habile diplomate et futur président de Paris-IV, permettait d'élargir le scope et de rassembler deux groupes naguère antagonistes. Recueil éclectique, dans la tradition de la Sorbonne, paru aux PUF en 1999, au titre significatif : « Qu'est-ce que le style ? ». Non plus une construction ouverte et hasardeuse, comme ce qui avait été proposé par les Telquelliens, mais une perspective totalisante dans la tradition de l'idéalisme sorbonnard. Ruwet participait au colloque, mais n'avait pas fourni sa contribution à l'édition. On pourra épiloguer sur la signification de ce geste de retrait. Mais on retrouvait rassemblés aussi bien des historiens classiques des institutions et de la rhétorique comme Marc Fumaroli que des linguistes comme François Rastier, venu de la sémiologie et qui allait tenter d'ouvrir des horizons nouveaux au cognitivisme.
- 7 Dans ce jeu des perspectives, il faudrait fermer la boucle avec la fin du millénaire. Et remettre en vedette le Père fondateur : Saussure. Les publications critiques du *Cours* se succédaient depuis l'édition savante de Tullio di Mauro. Et surtout des textes nouveaux inédits étaient découverts dans l'Orangerie de la maison de notable qu'occupait Saussure à Genève, documents exploités par Rudolf Engler, un des premiers éditeurs critiques, et par un jeune chercheur, Simon Bouquet. Une figure plus complexe et plus tourmentée du fondateur de la linguistique moderne apparaissait ; celle d'un linguiste angoissé par les réalisations de la parole, par la terreur de dire quoi que ce soit du langage et surtout du discours ordinaire qui apparaissait désormais comme un chaos d'imprévisibles. Dans une telle conception, la littérature prenait plus aisément place et on comprend que Saussure ait passé tant de temps sur les *Anagrammes* ou sur les épopées sanglantes des *Niebelungen*.